



TAMKINE TRIBUNE

Et si le problème n'était pas la fraude, mais l'examen lui-même ?

Chaque année, à l'approche des examens, le même débat revient : *Comment renforcer la surveillance ? Comment empêcher la fraude ? Comment détecter les téléphones ? Comment neutraliser les nouvelles technologies ? Comment rendre les contrôles plus stricts, les sanctions plus sévères et les dispositifs plus performants ?* Et chaque année, nous répondons à ces questions comme si elles étaient les bonnes. Peut-être ne le sont-elles pas. Car à force de vouloir sécuriser l'examen, nous avons oublié d'interroger sa finalité.

Depuis plusieurs décennies, les systèmes éducatifs investissent une énergie considérable dans la surveillance des candidats. Caméras, détecteurs, fouilles, procédures disciplinaires, contrôles renforcés : tout est pensé pour empêcher l'élève d'accéder à une information extérieure. Comme si la valeur de l'examen résidait encore dans sa capacité à vérifier ce que l'apprenant est capable de retenir seul, à un instant précis, dans un espace fermé. Or le monde réel ne fonctionne plus ainsi.

Personne aujourd'hui n'exige d'un médecin qu'il exerce sans accès aux connaissances scientifiques les plus récentes. Aucun ingénieur ne travaille sans documentation. Aucun chercheur ne renonce aux bases de données. Aucun dirigeant ne prend des décisions complexes sans mobiliser des sources multiples. Dans tous les domaines, la valeur ne réside plus dans la quantité d'informations mémorisées, mais dans la capacité à les comprendre, les mobiliser, les relier et les transformer en solutions.

Pourtant, nous continuons souvent à évaluer nos élèves comme si nous vivions encore dans un monde où l'information était rare. C'est là toute la contradiction. Nous enseignons dans une société de la connaissance et nous évaluons encore dans une logique héritée de la rareté de l'information. Le véritable problème n'est donc peut-être pas la fraude. Le véritable problème est que nous avons construit des examens qui poussent parfois les apprenants à considérer la mémorisation comme l'objectif ultime de l'apprentissage. Et lorsque l'évaluation récompense principalement la restitution, il devient difficile de s'étonner que certains cherchent simplement à accéder à l'information autrement.

La question est inconfortable, mais elle mérite d'être posée : ***si un examen peut être mis en échec par l'accès à une information disponible en quelques secondes sur un téléphone, que mesure-t-il réellement ?***

Mesure-t-il l'intelligence ? La compréhension ? La créativité ? La capacité à résoudre des problèmes ? Ou mesure-t-il simplement la faculté de retenir temporairement un contenu avant de l'oublier quelques semaines plus tard ?

À la Fondation Tamkine, nous pensons que le débat doit être déplacé.

L'avenir de l'évaluation ne se trouve pas dans des dispositifs de surveillance toujours plus sophistiqués. Il se trouve dans une réflexion profonde sur ce que nous souhaitons réellement mesurer.

Car un système éducatif révèle toujours sa véritable vision de l'apprentissage à travers ses examens. Et si les examens continuent essentiellement à récompenser la mémorisation, alors les élèves continueront naturellement à privilégier la mémorisation. Si les examens valorisent la restitution mécanique, les systèmes produiront des experts de la restitution mécanique.

Mais si les examens valorisent la compréhension, l'analyse, la créativité, le discernement, la collaboration et la résolution de problèmes complexes, alors les apprentissages évolueront dans la même direction. L'examen n'est pas seulement un outil d'évaluation. Il est un puissant outil d'orientation pédagogique.

Peut-être est-il temps d'imaginer des évaluations qui ressemblent davantage au monde dans lequel les apprenants évolueront demain. Des évaluations qui autorisent l'accès à certaines ressources mais exigent un raisonnement personnel ; qui privilégient les projets, les études de cas, les défis réels, les situations complexes et les productions originales. Des évaluations qui ne demandent plus : « Que sais-tu ? », mais : « Que sais-tu faire avec ce que tu sais ? »

La société qui attend nos jeunes ne leur demandera pas de réciter. Elle leur demandera de créer. Elle ne leur demandera pas de restituer, elle leur demandera de résoudre. Elle ne leur demandera pas de reproduire, elle leur demandera d'innover. Et c'est précisément là que réside le véritable défi.

La meilleure lutte contre la fraude n'est pas nécessairement une surveillance plus stricte. C'est une évaluation suffisamment intelligente pour rendre la fraude presque inutile.

Mais la question ne peut être uniquement pédagogique ; elle est aussi profondément éthique. Car au-delà de la fraude elle-même, ce qui doit nous interpeller est parfois le regard que certains apprenants portent désormais sur celle-ci. Lorsqu'une élève déclare publiquement, devant une caméra, qu'elle est déçue de ne pas avoir pu copier lors d'un examen, ce n'est pas seulement l'échec d'un dispositif de surveillance qui apparaît. C'est le symptôme d'un malaise plus profond. Celui d'un système où l'obtention du résultat finit parfois par prendre le pas sur la valeur de l'effort, où la réussite est recherchée indépendamment du chemin qui y conduit, et où la responsabilité individuelle s'efface progressivement derrière la seule logique de performance. Car l'éducation ne consiste pas uniquement à transmettre des savoirs ou à développer des compétences. Elle doit également former des citoyens capables de distinguer ce qui est permis de ce qui est juste, ce qui est possible de ce qui est responsable. Une société qui tolère la tricherie comme une simple stratégie de réussite prépare des professionnels qui chercheront demain à contourner les règles plutôt qu'à les respecter. Derrière chaque examen se joue donc bien davantage qu'une note : il s'agit aussi d'une école de l'intégrité, du mérite et de la responsabilité.

La confiance naît de la compétence. Et les systèmes éducatifs les plus performants de demain ne seront probablement pas ceux qui surveilleront le mieux leurs élèves. Ils seront ceux qui leur donneront suffisamment de compétences pour ne plus avoir peur de l'examen.

Peut-être alors cesserons-nous de considérer les examens comme des épreuves de mémoire. Et commencerons-nous enfin à les considérer comme ce qu'ils devraient être depuis longtemps : des révélateurs de compétences, de potentiel et de capacité à agir dans le monde réel.

[#Tamkine_ensemble_nous_réussirons](#)

Tribune du Dr Abdelilah Kadili, Président de la Fondation Tamkine.



TAMKINE TRIBUNE

What If the Problem Isn't Cheating, but the Exam Itself?

Every examination season, the same conversation returns: *How do we strengthen supervision? How do we prevent cheating? How do we detect hidden devices? How do we make monitoring more effective, sanctions more severe, and control mechanisms more sophisticated?* Year after year, enormous energy is invested in protecting the integrity of examinations. Perhaps it is time to ask a different question.

What if the problem is not the student trying to access information? What if the problem is an examination system still designed for a world where information was scarce?

For decades, educational systems have treated examinations as exercises in memory. Students spend months accumulating information, memorizing concepts, reproducing formulas, and rehearsing expected answers. Then, over the course of a few hours, they are asked to prove how much of that information they can retrieve under pressure. The underlying assumption is simple: the less assistance available, the more authentic the assessment.

Yet the world beyond the examination hall no longer functions according to that logic.

No engineer is expected to work without documentation. No doctor is forbidden from consulting updated medical knowledge. No entrepreneur succeeds without access to information. No researcher is rewarded for refusing available resources.

In the real world, value no longer lies in the ability to remember everything. It lies in the ability to understand, interpret, connect, evaluate, and apply knowledge meaningfully. And this is where the contradiction becomes impossible to ignore. We are educating learners for a knowledge economy while assessing them through mechanisms largely inherited from an information-scarce era. The consequence is predictable.

When examinations primarily reward memorization, students naturally focus on memorization. When they reward mechanical reproduction, students optimize for reproduction. When success is defined by recall, learning becomes increasingly disconnected from understanding.



The uncomfortable question is therefore not how students access information. The real question is what we are actually measuring: Are we measuring intelligence? Judgment? Creativity? Problem-solving? Adaptability? Or are we simply measuring the temporary retention of information that may be forgotten weeks later?

At Tamkine, we believe the debate must move beyond surveillance and toward purpose.

Because every examination system ultimately reveals what a society values most. If exams reward memorization, learners will memorize. If exams reward compliance, learners will comply. But if examinations reward reasoning, creativity, discernment, collaboration, ethical judgment, and the ability to solve complex problems, educational systems themselves will gradually evolve in that direction.

The examination is not merely an assessment tool. It is one of the most powerful signals an education system sends to its learners. Perhaps the time has come to imagine assessments that resemble the realities students will face tomorrow. Assessments that allow access to resources but require original thinking. Assessments built around case studies, projects, real-world challenges, interdisciplinary reasoning, and the ability to transform knowledge into action. Assessments that stop asking: *“What do you remember?”* and begin asking: *“What can you do with what you know?”*

Yet there is another dimension of this conversation that deserves equal attention. Cheating is not merely an academic issue. It is an ethical one. When a student publicly declares, without embarrassment, that the greatest disappointment of an examination was not being able to copy from others, the issue extends far beyond monitoring procedures. What we are witnessing is not simply an attempt to obtain answers. We are witnessing a shift in values. A growing tendency to prioritize outcomes over effort, results over integrity, and success over responsibility.

This should concern us deeply. Because education is not only about producing competent individuals. It is also about shaping responsible citizens.

A society that normalizes cheating as a legitimate strategy for success risks producing future professionals who will seek shortcuts instead of solutions, circumventions instead of accountability, and personal gain instead of collective responsibility.



Behind every examination lies a much larger question: *What kind of people are we trying to form?* Competence without integrity is dangerous. Knowledge without responsibility is fragile. Achievement without ethics is ultimately unsustainable. This is why the strongest response to academic dishonesty will never be surveillance alone. The strongest response is confidence. The confidence that comes from genuine competence. The confidence that comes from mastering skills rather than memorizing answers. The confidence that allows learners to enter an examination room with preparation instead of fear.

The educational systems that will succeed in the decades ahead will not necessarily be those that monitor students most effectively. They will be those that equip students so well that cheating becomes largely irrelevant. Because a learner who truly possesses knowledge, skills, and confidence has no need to borrow someone else's answers.

Perhaps then we will finally stop treating examinations as tests of memory, and start treating them as what they should have been all along: A demonstration of competence. A reflection of character. And a preparation for the complexities of the real world.

#Tamkine_together_we_will_succeed

Tribune by Dr. Abdelilah Kadili, President of the Tamkine Foundation